

Nathalie Guibert

Je n'étais pas la bienvenue



Paulsen

Photographie de couverture : © D.R.

© Éditions Paulsen – Paris, 2016

Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media

NATHALIE GUIBERT

JE N'ÉTAIS PAS
LA BIENVENUE

Extrait numérique



Paulsen

LE PIED DANS LA PORTE

Fleurie, boisée ! Fraîche et verte comme l'herbe nouvelle, je ne sais pas. Sublime odeur ! Elle me submerge. C'est de cette terre, là-bas, que provient le parfum de nature. De cet endroit familier où je n'ai jamais marché. Avant même de regarder les collines sur ma gauche, je sais que le navire approche de la presqu'île de Saint-Mandrier, en baie de Toulon. Nous voguons un peu loin d'elle, encore, mais à présent je la discerne mieux dans le contre-jour. Elle embaume tant que je me sens défaillir. Les herbiers, les pins, peut-être même des lys, entrent dans ma tête avec force. Ils semblent voler sur la mer. Les parfums, les sons, les images, empruntent plusieurs chemins en moi, sans vraiment se rejoindre. Je ne me sens pas dans mon état habituel.

Pour ressentir cette joie primaire, il faut revenir des profondeurs. J'ai vécu quatre passionnantes semaines dans l'univers clos d'un sous-marin nucléaire d'attaque. Ni un bathyscaphe de la recherche scientifique, ni un engin de luxe mis au point à la demande d'un milliardaire pour conduire quelque expérience extrême. Un sous-marin militaire, en mission de guerre. Noir, inconfortable, agressif. Un tube de métal.

Je suis juchée sur le massif d'un sous-marin qui vient d'émerger. Au-dessus de l'eau, au faîte de cette grosse cheminée, je baigne dans la lumière vive de l'été. Je viens de passer un long moment dans le noir. Quatre semaines, vingt-huit jours, dont le compte s'établit autrement dans un livret militaire de plongée : quatre cent vingt heures sous la surface.

Perle. Le bateau, dont j'ai épousé le destin un mois durant, porte un nom d'aventure que n'auraient pas renié les corsaires. La *Perle* et ses soixante-quinze marins m'ont conduite en Méditerranée et dans l'Atlantique. Quel trésor caché justifie cette entreprise, les convainc de s'arracher à la terre ? Aucun que nous puissions partager. Chaque année, ils partent pendant de longues semaines. Ils disparaissent de notre vue. Dans l'obscurité, des hommes s'affairent, que la loi interdit de nommer, à l'exception de leur commandant. Pour vous, ils resteront des êtres sans visage, secret militaire oblige.

On ne laisse aucune place aux femmes à bord des sous-marins nucléaires d'attaque. Nulle n'a pu encore suivre une carrière dans ces bateaux de guerre. Seuls quelques pays dotés de sous-marins « classiques », propulsés au diesel-électrique, et donc condamnés par la physique à des missions courtes aux abords des rivages, ont décidé de ne pas faire de différence. Des femmes, peu nombreuses, servent en Australie, au Canada, en Espagne, en Suède. En Norvège, une première commandante a été nommée en 1995. Dans les bâtiments nucléaires, qui naviguent jusqu'à soixante-dix jours sans remonter à la surface, les hommes se passent de nous depuis toujours. Ce n'est qu'en 2011 que la plus grande puissance militaire,

les États-Unis, a lancé la féminisation de ces équipages particuliers. En France, je suis la première à avoir pu accompagner aussi longtemps un tel groupe pendant sa mission. J'ai voulu glisser mon pied dans la porte. Car demain, d'autres curieuses suivront ; les autorités françaises viennent de le décider après cent ans d'histoire militaire sous-marine. Une poignée d'officiers féminins se mêleront bientôt aux deux mille marins qui naviguent sous l'eau. Les pionnières rejoindront la communauté des hommes cachés, peu pressés de leur faire une place. Ils ne les espèrent pas.

UN BAGAGE POUR L'INCONNU

À Paris, huit semaines plus tôt. Le printemps était doux. Je sais désormais que je vais partir, l'autorisation de l'état-major vient de me parvenir. Je suis sortie ce matin de mai courir dans un parc, comme si, pour la dernière fois, j'allais sentir brûler l'air dans mes poumons, mais avec un sentiment de légèreté. Je me prépare à cette expérience que j'ai réclamée comme un sportif se concentrerait avant une épreuve importante. Déjà dedans. Impatiente face à l'inconnu. Toute à la réussite de ce défi, imbuvable pour les autres, ma famille résignée à cette absence que je désire tant. Je vais bientôt embarquer. Je me conditionne.

Je m'étais attendue à subir des tests psychologiques préalables. Ce fut pour moi une grande surprise, il n'en existe aucun pour les marins professionnels. L'obstination sert de viatique. Elle ne suffit évidemment pas. Les volontaires sont triés sans relâche depuis qu'ils ont endossé l'uniforme. Peu parviendront au bout du parcours. J'avais éprouvé pour ma part, je l'avoue, une forme d'entêtement tranquille, animal. Avant de partir, j'ai demandé : « Et si je craque ? – On te fera une piqûre. » J'ai approuvé par avance. « Puis on te sortira. » Non. J'irai au bout.

« Chère Madame, m'avait écrit le médecin chef de l'escadrille des sous-marins de Toulon, je vous propose de réaliser votre aptitude à la navigation sous-marine le 15 mai, en début de matinée. Je vous remercie de bien vouloir vous doter des documents suivants : carte de groupe sanguin, carnet de vaccinations, compte rendu de visite dentaire, et tous documents médicaux jugés utiles. Avant la visite médicale, nous réaliserons les examens suivants, tous anodins et indolores : bilan sanguin, audiogramme, exploration respiratoire, électrocardiogramme, anthroporadiométrie, et visite dentaire si besoin. »

En vertu de je ne sais quel principe de précaution, à 47 ans, j'ai signé une décharge en cas de grossesse. Longtemps, pour les exclure, les militaires ont prétexté que les femmes étaient plus sensibles que les hommes à l'air carboné des sous-marins. Il leur reste un argument, théorique à défaut d'être statistiquement crédible : nul ne peut exclure de possibles malformations fœtales si une future mère travaille dans cet environnement.

J'ai consulté mon médecin de famille. Il m'a prescrit des antibiotiques adaptés aux infections féminines, remèdes dont à coup sûr l'infirmier du bord ne disposerait pas dans son stock. Puis un antidépresseur : « Au cas où, quand même ! »

Il n'y a pas eu de consignes particulières pour une préparation physique. Aucune gymnastique ne s'impose pour le marathon immobile annoncé dans le petit espace clos. Et puis j'ignore les vertus du yoga ou de la relaxation, que des amis suggèrent en vain lorsqu'ils me voient insomniaque et stressée, dans les périodes de coups de feu au journal. Je me sens simplement en forme dans l'excitation du voyage. L'esprit et le corps se polarisent sur l'attente. Je me retrouve

comme les enfants à qui l'on demande ce qui leur ferait plaisir pour le prochain Noël et qui répondent : « Une surprise. » Je n'appréhende rien. Ni la promiscuité, ni la manque d'air, ni même l'ennui possible. Je n'ai pas conscience de tout cela.

Les spécialistes à Toulon m'ont donné des leçons techniques de toutes sortes pour que je comprenne ce que j'allais voir, car la guerre sous-marine repose sur une science. J'ai acquis des notions de navigation, découvert la veille au sonar. J'ai testé la conduite, en tenant la barre dans le simulateur. J'ai dû plonger dans l'eau, pour connaître les gestes de survie au cours de travaux pratiques. Dans le feu, aussi. J'ai étouffé dans la combinaison lourde des marins pompiers, masque opaque devant les yeux et bouteilles à oxygène vides sifflant dans le dos, après avoir rampé, aveugle dans une épaisse fumée, comme il faudrait le faire sur un bateau en proie aux flammes. Ils ont tenté de me décourager une dernière fois peu avant le départ. « Ce sera très dur, vous savez », m'a répété le commandement de l'escadrille après m'avoir présentée à l'austère aréopage des officiers de la force sous-marine. Il m'a définitivement convaincue.

Pénétrer dans un sous-marin nucléaire d'attaque, c'est forcer le domicile d'une famille jalouse de ses petits secrets inavouables. L'expérience ressemblera au fait de s'introduire dans une secte ou une communauté religieuse. La rejoindre exige un progressif oubli de soi. Puis il est difficile pour l'esprit de s'en extraire. Il faudra surtout que je découvre ce qu'ils vivent là-dedans, tout au long du jour qui n'en est plus un. Ils ne m'ont pas choisie. Ils doivent m'accepter. On m'a dit à Paris : « Vous serez un élément précurseur. »

La greffe doit prendre. Je pars avec, dans mes bagages, cette phrase à double tranchant du commandement : « Vous serez absorbée par l'équipage. » Fondue. Ou rejetée.

Je me dis que je resterai dedans et dehors en même temps, cellule étrangère à ce corps entier. Je verrai certaines choses et j'en imaginerai d'autres. Je revendiquerai des yeux naïfs, je resterai au bout du compte une néophyte – les « néos puants », voilà comment les sous-mariniers appellent les jeunes matelots qui viennent de les rejoindre, des demi-êtres encore. Il ne plaira pas à certains de voir leur famille exposée à la lumière. Mais la voix de ceux que le silence enserre sera portée à terre et j'espère qu'ils en seront heureux. Le secret des opérations militaires condamne les sous-mariniers à se taire. En famille, ils partagent peu. Dans la cité, ils ont ordre de surveiller leurs propos. Ces hommes ordinaires se plient à une exigence extraordinaire et ils méritent qu'on témoigne de leur courage quotidien.

Mon scooter se faufile cet après-midi-là dans les rues de Paris et je ressens la caresse du vent tiède de juin sur mes jambes. Une petite voix me souffle : « Profites-en ! » Cela ressemble à des pensées de condamné avant l'exécution de la peine et je trouve cela curieux. Je contemple aussi le ciel de la capitale, celui des tableaux de l'art pompier, beaux nuages blancs et fond bleu pâle. Une réalité évanescence. Peu à peu, rien ne m'intéresse plus que la perspective du départ qui approche. Les battements du monde perdent de leur saveur et s'effacent. Autour de moi, les amis et les proches questionnent mon entreprise, avec un air tantôt amusé, tantôt inquiet. J'ai pour ma part beaucoup plus d'interrogations que

de réponses, bien sûr. Comment se préparent les marins quand ils doivent arracher leurs enfants de leurs bras et abandonner leurs amours ? Les miens me voient déjà éloignée d'eux, ils admettent cette coupure désirée. Sûrement sont-ils soucieux, aussi, que je les soulage de la tension impatiente qui m'habite.

Il ne restait plus qu'à remplir un sac. Mon ordinateur, six petits carnets à spirales. De quoi écrire, d'abord. Un marin m'avait dit : « Prenez des crayons à papier ! » Serons-nous inondés ? Les stylos à bille ne résisteraient pas, là-dessous ? Va pour les deux. Je glisse un petit appareil photo à haute sensibilité, adapté à l'obscurité, et un enregistreur vocal. Avec une lampe de poche et deux pleins paquets de piles de recharge. Sait-on jamais. L'état-major de l'escadrille à Toulon m'a confié le manuel de base du sous-marin, un gros polycopié technique débordant de schémas, tamponné « Confidentiel Défense ». Chacun possède le sien à bord et je m'en alourdis.

L'uniforme militaire, composé de deux combinaisons unisexes bleues « Marine nationale » en grosse toile ignifugée, d'une paire de chaussures bateau en cuir, sera ma seule tenue durant trente jours. Il me faut un jeu de sous-vêtements et de tee-shirts, de quoi tenir dix jours sans lessive si la machine à laver du bord flanche, selon les conseils prodigués à terre. Pour le reste ? Peu de chose. Une tenue d'été et un maillot de bain, puisque nous nous arrêterons pour une escale en Espagne. Un pull. Et, par précaution, l'épaisse veste de mer professionnelle prêtée par un des officiers de Toulon que j'ai fini par tutoyer à son invite : « Dans l'Atlantique, même en plein été il peut faire bien froid, tu me remercieras. »

À bord, je serai « Madame Guibert ». Le vouvoiement sera de rigueur durant tout le séjour. Ensuite, comment vivrai-je ?

Les parfums sont proscrits, leurs vapeurs stagnantes deviendraient poison dans la boîte de métal. Je suis partie à la recherche de produits de toilette sans alcool réservés aux bébés, j'ai pris le minimum nécessaire. Avant de partir, la femme d'un jeune officier m'avait affranchie : « Cela empeste à bord, emportez un de ces tubes pour le nez à l'eucalyptus qu'on utilise lorsqu'on est enrhumé. »

Mon fils aîné a téléchargé pour moi une série télévisée américaine de son choix, j'avais pour seule exigence qu'elle fût drôle et légère. Le cadet a glissé dans mon paquetage une figurine de manga japonais en plastique jaune vif qui me ferait penser à lui. Sur mon appareil à musique, nous avons stocké des centaines de morceaux de tous les genres, Cesária Évora, Keith Jarrett, les Talking Heads, la Mano Negra, Chopin, Alain Souchon, de la techno planante en compilations inépuisables. En prison, l'on prend un livre. Un récit plein de souffle, pense-t-on d'évidence, capable de vous transporter dans des paysages nécessaires à l'équilibre de l'esprit. J'ai choisi un témoignage, *Autoportrait de l'auteur en coureur de fond*, du romancier japonais Haruki Murakami. Et aussi un récit autobiographique, *Mer Rouge*, de Henry de Monfreid. Des eaux nocturnes luminescentes. Des tempêtes aussi soudaines que meurtrières sur des terres inhospitalières écrasées de chaleur. Des marins alanguis par le haschich et de vieux pirates aux vies mystérieuses. Ce monde paraissait si éloigné de celui d'un bateau de guerre. Il en est proche, en réalité. Les marins de la *Perle* ont plusieurs fois descendu la mer Rouge. Ils la connaissent bien. Enfin, j'ai réfléchi à un cadeau, je ne voulais pas arriver les mains vides. Un sous-marinier m'a tirée de ce mauvais pas. « Du bon pinard, ils en ont. Prends des bandes dessinées, ils adorent ça. »

Une série pour les officiers, une autre pour l'équipage. Rien ne me semble manquer. Je suis prête, munie de mon impatience et de leurs conseils, lestée de ce bagage absurde, trop bien pensé pour un pays inconnu. « Cela va très bien se passer », a fini par m'assurer, bienveillant, le commandement.

Le départ a lieu par temps chaud, un jour de ciel gris du mois de juin. J'ai rejoint le navire qui m'attend au large de Toulon. Je serre une main tendue, pour emprunter la souple échelle métallique qui épouse l'arrondi de la coque noire. On attrape mon bagage. Je reçois un sourire, j'oublie aussitôt ce visage.

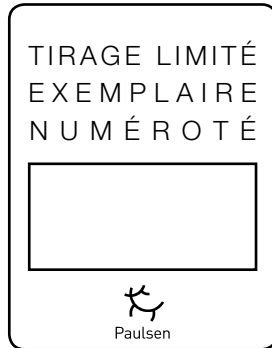
Depuis le kiosque du sous-marin où je me suis hissée pour la première fois, je regarde le large sillage blanc et brillant d'écume que trace le tube d'acier à la surface de la Méditerranée. Puis je lève mes yeux vers le ciel sombre, très orageux, avant que la *Perle* ne plonge. J'entre tel un spectateur retardataire dans un théâtre où la pièce a déjà débuté, l'obscurité m'enveloppe d'un coup. Pas de « Bonjour, bonjour ». Des voix s'entremêlent, que je ne distingue pas. Ils ont tous l'air un peu semblables dans leurs uniformes. Trop affairés aussi pour vraiment prêter attention à la visiteuse. Le bateau n'a paru prendre que quelques minutes pour quitter la lumière et s'enfoncer dans la mer. Il n'y a plus moyen de renoncer maintenant. J'ai une corde à nœuds dans le ventre. Je suis soulagée que rien ne soit venu faire capoter notre rencontre.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre 1	Le pied dans la porte	9
Chapitre 2	Un bagage pour l'inconnu	13
Chapitre 3	La <i>Perle</i>	21
Chapitre 4	L'endroit où je vais vivre	25
Chapitre 5	À la niche.....	31
Chapitre 6	La douche.....	35
Chapitre 7	Advienne que pourra	39
Chapitre 8	Plonger	43
Chapitre 9	Claustrophobie.....	49
Chapitre 10	Soixante-quinze hommes.....	51
Chapitre 11	Hiérarchie	57
Chapitre 12	Une femme à bord	59
Chapitre 13	Métamorphose	61
Chapitre 14	« Il leur faut de la viande »	63
Chapitre 15	Une crampe	67
Chapitre 16	Rituels.....	69
Chapitre 17	Respirer	75
Chapitre 18	Les corps fluides	83
Chapitre 19	Maudite surface	89
Chapitre 20	Terre	91
Chapitre 21	Sorcier	99
Chapitre 22	Oreilles d'or.....	101
Chapitre 23	Guerre	107
Chapitre 24	Au CO	113
Chapitre 25	Une envie de meurtre	115

Chapitre 26	« Noir, c'est beau »	119
Chapitre 27	Nos frères morts	121
Chapitre 28	Coupés des nôtres	127
Chapitre 29	Échappatoires	135
Chapitre 30	Pénitence	141
Chapitre 31	Une nuit.....	145
Chapitre 32	Secret.....	147
Chapitre 33	Le dix-huitième jour	151
Chapitre 34	Escale	153
Chapitre 35	Gibraltar.....	159
Chapitre 36	Folie.....	163
Chapitre 37	Revenir	167
Remerciements	181

Il a été tiré de cet ouvrage
500 exemplaires numérotés,
le tout constituant l'édition originale.



Achévé d'imprimer par Ermes Graphics
à Turin (Italie), en septembre 2016
Dépôt légal : octobre 2016
ISBN : 978-2-916-552-88-0

Nathalie Guibert

Je n'étais pas la bienvenue

Jusqu'ici, les femmes n'étaient pas les bienvenues. Un mois enfermée dans un sous-marin nucléaire d'attaque en mission... Nathalie Guibert est la première femme autorisée à vivre à bord d'un de ces bâtiments de la Marine nationale. Seule parmi soixante-quinze hommes, elle a partagé le quotidien d'une fraternité qui garde jalousement ses secrets. Elle livre le récit de ce huis clos captivant, dans la lumière jaune artificielle et la promiscuité au gré des rituels joyeux et des noires pensées qui traversent l'esprit à deux cents mètres sous la mer. Elle dépeint le caractère fort de ceux qui ont fait profession de l'enfermement, loin des soubresauts du monde. La petite famille sous-marine l'a accueillie comme un précurseur, l'absorbant avec bienveillance dans son étrange univers.

18,50 € TTC (prix France)



9 782916 552880

www.editionspaulyen.com